



# **LES ARMENIENS ET LA LITURGIE**

## **DE LA VILLE SAINTE**

**R. P. Ch. RENOUX**

*O.S.B. (En-Calcat)*

paru dans *Le Monde de la Bible*, n° 136, juillet-août 2001, p. 27-31.

PARIS 2004

# LES ARMÉNIENS ET LA LITURGIE DE LA VILLE SAINTE

par

**R. P. Ch. RENOUX**  
*O.S.B. (En-Calcat)*

Les relations dans le domaine de la liturgie entre l'Eglise d'Arménie et l'Eglise de Jérusalem se révèlent de plus en plus étendues, à mesure que s'approfondit la connaissance des textes liturgiques anciens, arméniens, grecs et géorgiens.

## *Le Lectionnaire de Jérusalem*

L'invention de l'alphabet arménien, aux environs de l'année 400, permit à l'Eglise arménienne, qui célébrait auparavant en rite grec ou syriaque selon les régions, de se constituer des livres liturgiques propres afin de prier dans sa propre langue. Un lectionnaire hiérosolymitain des années 419-439, dont l'existence de l'une ou l'autre partie est déjà perçue dans les *Homélies sur I Samuel* prêchées par Origène lui-même à Jérusalem en 240-241, les *Catéchèses baptismales* de Cyrille de Jérusalem prononcées en 350 et l'*Itinéraire* de la pèlerine Egérie qui séjourna dans la Ville sainte au cours des années 381-384, fut traduit en arménien au début du V<sup>e</sup> siècle. Ce texte rythma désormais le déroulement annuel des assemblées liturgiques de l'Eglise arménienne, en même temps qu'il leur apportait ses psaumes et ses lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Du six janvier, fête de la seule Nativité du Seigneur appelée *Epiphanie*, jusqu'au vingt-neuf décembre, commémoration des deux frères apôtres Jacques et Jean, le calendrier de ce document unique, conservé fidèlement par trois manuscrits du X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle, déploie un cycle encore succinct de célébrations qui forment toujours la trame du rite arménien actuel. Aux fêtes du Seigneur — Epiphanie, Pâques, Ascension et Pentecôte, précédées ou suivies de périodes destinées à les préparer (temps du carême) ou à les prolonger (semaine pascale) — s'ajoutent des commémorations concernant non seulement quelques saints de l'économie ancienne et nouvelle (prophètes, Mère de Dieu, apôtres, martyrs et confesseurs), mais aussi d'illustres personnages dont la bienveillance s'exerça en faveur de Jérusalem. C'est ainsi, entre autres exemples, qu'au calendrier de l'Eglise arménienne figure encore la mémoire des empereurs Constantin (le vingt-deux mai) et Théodose (le dix-neuf janvier), tous deux constructeurs et bienfaiteurs des Lieux saints au cours du IV<sup>e</sup> siècle.

Ce caractère local de l'année liturgique hiérosolymitaine apparaît aussi dans les textes, toujours au programme du rite arménien, de ses célébrations. Psaumes et lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament furent fréquemment choisis, en effet, en fonction des divers lieux, basiliques et églises de la Ville sainte où, selon les jours et l'objet de la fête, se réunissait l'assemblée des fidèles. Le mercredi de Pâques, par exemple, jour où la liturgie eucharistique était célébrée à l'église de la Sainte-Sion, le psaume 147 du début de la célébration avait pour refrain : *Jérusalem, loue le Seigneur, et bénis ton Dieu, ô Sion* (Ps 147, 1). Et le jour suivant, puisque la communauté hiérosolymitaine se déplaçait à l'église du Mont des Oliviers, le psaume 98 était chanté avec le refrain : *Exaltez le Seigneur notre Dieu, adorez-le sur sa sainte montagne* (Ps 98, 9). L'intention des compositeurs anonymes du *Lectionnaire de Jérusalem* de choisir des textes adaptés aux lieux où se déroulait la liturgie affleure ainsi sans cesse, comme le constatait déjà la pèlerine Egérie dont les pages de son *Itinéraire* consacrées à Jérusalem sont émaillées de ce refrain : *on dit des hymnes et des antiennes appropriées au jour et au lieu.*

Trois cent cinquante manuscrits environ, copies dérivées et modifiées de l'archétype de ce document traduit en arménien au début du V<sup>e</sup> siècle, sont conservés dans de nombreuses bibliothèques réparties dans le monde. Pareille masse de témoins manifeste amplement que l'Eglise arménienne ne s'est jamais départie au cours des siècles de l'enracinement hiérosolymitain de sa liturgie. Dès le VI<sup>e</sup> siècle, cette origine est reconnue par le catholicos Yovhannes II Gabelean (557-574) dans les pages de son opuscule *sur l'Epiphanie*, lorsqu'il affirme, de manière trop exclusive sans doute, que *les fêtes, les lectures et les psaumes du lectionnaire ont été établis par Cyrille de Jérusalem* ; et un siècle plus tard, le savant computiste Anania Sirakac'i (615-690) attribuera lui aussi, dans son *Traité sur l'Epiphanie*, à l'évêque de la Ville sainte *les dispositions du lectionnaire*. Tout au long des siècles, et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> encore, des copistes continueront à retranscrire, en tête des textes bibliques destinés aux célébrations de l'eucharistie ou d'autres assemblées, les noms des églises de Jérusalem où la communauté de la Ville sainte se réunissait au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle.

L'organisation de l'année liturgique hiérosolymitaine et celle des textes de ses célébrations sont ainsi passées et demeurées dans la prière de l'Eglise arménienne, alors même qu'elle était contrainte d'adapter partiellement un rite profondément marqué par les lieux et l'époque où il se célébrait autrefois. On ne s'étonnera donc pas, par exemple, que le rite arménien ne possède toujours pas de fête de Noël, ou encore qu'il ne célèbre la Présentation de Jésus au Temple que le 14 février : la solennité du 25 décembre n'était pas encore inscrite dans le *Lectionnaire* hiérosolymitain des années 419-439, archétype des manuscrits arméniens postérieurs et du calendrier arménien actuel. La Nativité du Christ, comme primitivement en Orient, était toujours célébrée le 6 janvier, et sa Présentation au Temple quarante jours après.

En ce qui concerne les textes bibliques, psaumes et péripécopes de l'Ancien et du Nouveau Testament choisis pour les célébrations, la fidélité du rite arménien actuel vis-à-vis de ses origines hiérosolymitaines est également totale. Il suffit de passer en revue quelques étapes du cycle arménien pour s'en rendre compte. Au début de l'année liturgique, le deuxième jour de l'Epiphanie (le 7 janvier), pourquoi le rituel arménien prescrit-il toujours la lecture du récit du martyre de saint Etienne (*Actes* 6,8 - 8,2) que les fidèles ont déjà entendu le 26 décembre, jour de la commémoration du protomartyr ? Ce jour-là, la liturgie eucharistique de l'Eglise de Jérusalem, au V<sup>e</sup> siècle, se tenait au Martyrium de Saint Etienne et comportait tout naturellement en ce lieu la lecture de l'arrestation, du discours et de la lapidation du saint diacre ; et le choix de la péripécopie évangélique du même jour (*Jean* 12, 24-26 ; *si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas...*), tout à fait étrangère au thème de l'Epiphanie, n'a d'autre raison que d'évoquer également le martyre d'Etienne. Le quatrième jour de l'Epiphanie (le 9 janvier), le chant du psaume 131, avant la proclamation de l'évangile : « *Seigneur, souviens-toi de David ...* », rappelle aussi l'ancien rituel de Jérusalem : ce jour-là, en effet, l'assemblée se tenait à l'église de la Sainte-Sion regardée comme l'héritière du siège de la royauté davidique.

Au cours de la période quadragésimale du rite arménien actuel, psaumes et péripécopes bibliques du mercredi et du vendredi de chaque semaine sont toujours ceux que chantaient et écoutaient les fidèles de Jérusalem en ces deux seuls jours d'assemblées hebdomadaires dans la Ville sainte au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle. Les lectures du livre de l'*Exode*, le rappel des préceptes du Seigneur avec le *Deutéronome*, les exhortations à la conversion lancées par les prophètes *Isaïe* et *Joë*, et enfin les souffrances de *Job* préfigurant celles du Christ sont autant de textes qui préparent assurément d'une manière adéquate à la célébration de Pâques. Mais, au cours des siècles, la célébration étant devenue quotidienne durant les semaines du carême, il fallut pour les lundis, mardis, jeudis et samedis, choisir d'autres péripécopes bibliques qui ne correspondent pas à l'orientation thématique de celles du *Lectionnaire* du V<sup>e</sup> siècle. Trois systèmes de lectures d'origines différentes, si l'on ajoute celui des dimanches que l'Eglise arménienne eut aussi à établir, se chevauchent ainsi pendant la période quadragésimale et créent le sentiment d'une dispersion.

Les cérémonies de la Grande semaine revêtaient à Jérusalem un caractère local tout à fait adapté, du fait qu'elles se tenaient sur les lieux mêmes où le Christ était passé et avait souffert au cours des derniers

jours de son existence terrestre. Lors de cette liturgie processionnelle, décrite pas à pas dans l'*Itinéraire* de la pèlerine Egérie et le *Lectionnaire de Jérusalem*, une trentaine de longues péripécies étaient lues du matin du jeudi-saint jusqu'au soir du vendredi-saint, textes empruntés aux prophètes annonçant la Passion, puis aux écrits du Nouveau Testament en montrant la réalisation ; un nombre égal de psaumes étaient aussi chantés. Ces longs offices de psaumes et de lectures figurent toujours, au moins dans les livres liturgiques, au programme extraordinairement chargé de la Semaine sainte du rite arménien .

Tout au long de l'année, célébrations et textes bibliques manifestent ainsi l'enracinement de la liturgie arménienne dans celle du rite hiérosolymitain des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Il n'est pas jusqu'aux noms portés par de nombreuses églises arméniennes qui ne reflètent la topographie des Lieux saints : Surb-Yarut'iwn = Sainte-Anastasis, Surb-Sion = Sainte-Sion, Surb-Nšan = Sainte-Croix, Surb-Step'anos = Saint-Etienne, Surb-Lazar = Saint-Lazarium.

### *L'hymnographie arménienne*

Une nouvelle dépendance de la liturgie arménienne par rapport à celle de la Ville sainte est apparue depuis que sont connus les textes de l'hymnaire géorgien ancien, le *iadgari* publié à Tbilisi en 1980. Traductions d'hymnes grecques hiérosolymitaines et palestiniennes effectuées par des moines géorgiens qui dès le V<sup>e</sup> siècle vivaient au couvent de Saint-Sabas, ces compositions hymnographiques présentent de nombreuses ressemblances avec les textes du rite arménien actuel. Ces derniers, que l'histoire littéraire arménienne revendiquait comme l'œuvre des Pères de l'Eglise d'Arménie, proviennent manifestement de la même source que ceux de l'hymnographie géorgienne ancienne. En voici un exemple tiré des hymnes de la semaine après Pâques :

Texte géorgien :

Toi qui es venu pour le salut du monde,  
Christ, Roi éternel,  
Nous te bénissons, Dieu de nos pères.

Tu as subi volontairement la Passion en ton corps,  
Christ, tu goûtas la mort,  
Nous te bénissons, Dieu de nos pères.

Tu fus scellé dans un tombeau,  
Toi qui fis mourir la mort  
Et qui fis avec toi ressusciter les morts,  
Nous te bénissons, Dieu de nos pères.

Texte arménien :

Toi qui es venu pour le salut du monde,  
Christ, Roi éternel,  
Nous te glorifions, Dieu de nos pères.

Tu as subi volontairement la Passion  
Et, pour nous, tu goûtas la mort,  
Nous te glorifions, Dieu de nos pères.

Tu fus scellé avec la pierre dans un tombeau,  
Et tu brisas le sceau mortel de la faute,  
Nous te glorifions, Dieu de nos pères.

Pareille identité textuelle entre strophes arméniennes et géorgiennes s'explique aisément. Lors de la création de leur rite au V<sup>e</sup> siècle, les Eglises d'Arménie et de Géorgie empruntèrent l'une et l'autre à l'Eglise de Jérusalem son *Lectionnaire* qui comprenait non seulement les péricopes bibliques, mais aussi des hymnes de composition ecclésiastique. Le *Lectionnaire de Jérusalem* en version arménienne en conserve encore quelques fragments et, dans la version géorgienne du même document, de nombreuses pièces attestent l'importance de l'hymnodie dans la liturgie hiérosolymitaine ancienne. Les deux rites, arménien et géorgien, reçurent donc de la Ville sainte un matériau hymnographique commun que nous retrouvons dans les hymnaires en langue arménienne et en langue géorgienne. Les contraintes de la traduction à partir du grec et de la mise en musique ont nécessairement provoqué des divergences entre les textes des deux hymnaires, sans que disparaissent cependant, pour les hymnes des fêtes anciennes qui figurent dans le *Lectionnaire de Jérusalem* du V<sup>e</sup> siècle, les ressemblances entre textes arméniens et géorgiens. Toutefois, ces derniers sont restés plus proches des textes grecs originaux, en particulier par leurs allusions fréquentes aux divers Lieux saints où ils étaient chantés ; ces indications topographiques ont disparu des hymnes arméniennes.

L'exploration des manuscrits liturgiques géorgiens, grecs et arméniens, représentant trois traditions dépendantes de la liturgie de Jérusalem, permettra sans doute, par connexion, d'élargir encore l'étendue des relations du rite arménien avec celui de la Ville sainte des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. De ce dernier, la liturgie actuelle de l'Eglise arménienne offre, dans l'état présent de nos connaissances, la manifestation la plus importante. Dans son calendrier, son lectionnaire et son hymnaire, le rite arménien est fondamentalement dépendant de la liturgie hiérosolymitaine du V<sup>e</sup> siècle. Certes, il s'est développé et modifié par la suite, surtout à partir du XI<sup>e</sup> siècle, du fait de la présence, sporadique puis définitive au XII<sup>e</sup>, du siège catholical arménien en Cilicie ; là, les traditions byzantine et syriaque et, de manière plus dommageable, l'influence du rite latin avec l'arrivée des Croisés et les relations avec Rome devaient l'altérer profondément. Mais au-delà de ces transformations tardives, on reconnaîtra sans peine la prière de l'Eglise mère de toutes les Eglises dans celle de cette Eglise du Caucase.

Ch. Renoux

Ouvrages concernant ces pages:

EGERIE, *Journal de voyage (Itinéraire), introduction, texte critique, traduction, notes, index et cartes* par Pierre MARAVAL (*Sources Chrétiennes* 296), Editions du Cerf, Paris, 1982.

A. (et Ch.) RENOUX, *Le Lectionnaire de Jérusalem (Patrologia Orientalis, tomes 35, 1 ; 26, 2 ; 44, 4 et 48, 2)*, Brepols, Turnhout/Belgique, 1969-1999.

Id. *Les Hymnes de la Résurrection : I. Hymnographie liturgique géorgienne, introduction, traduction et annotation des textes du Sinai 18 (Sources Liturgiques 3)*, Editions du Cerf, Paris, 2000.